

158. LETTRE

A Épiphané évêque.

Il remercie saint Épiphané de ce qu'il avait envoyé des prêtres pour convoler les Églises d'Orient. Il se plaint de ceux du parti de Paulin qui ne cherchaient qu'à brouiller les affaires; belle maxime, que quand on s'éloigne de la simplicité de la foi en voulant raisonner, on ne trouve plus de fin aux disputes, et que toutes les questions qu'on agite ne servent qu'à troubler l'esprit des humbles. Il exhorte saint Épiphané à s'unir avec Méléce, qui était dans la bonne doctrine, et dans lequel on ne trouvait rien à reprendre. Saint Basile parle d'une secte bizarre d'hérétiques, appelés Maguséens, qui avaient des sentiments fort extraordinaires et fort ridicules.

Nous voyons maintenant l'accomplissement de la prophétie du Seigneur qui a dit que ne la mesure de l'iniquité sera comblée, et que la charité de plusieurs se refroidira. Nous avons déjà l'expérience de la vérité de cet oracle, mais vos lettres en ont détourné les effets en quelque manière; car ce n'est pas une légère marque de charité de se souvenir de gens qui le méritaient si peu, et de nous envoyer des frères pour examiner l'état de nos affaires, et pour nous porter des lettres pacifiques; on ne voit rien de plus rare, car on se défie les uns des autres. On n'est plus touché, on n'a nulle compassion, on ne répand plus de larmes pour la chute de ses frères. Les persécutions que l'Eglise souffre pour la défense de la vérité, la foule des maux qui nous environnent rien ne nous anime à nous recourir les uns les autres; les malheurs d'autrui nous réjouissent, nous aigrissons leurs plaies, nous donnons du poids aux calomnies des hérétiques, parce qu'il semble que nous soyons dans les mêmes sentiments. Ceux qui sont d'accord sur les principaux chefs, se divisent pour quelque point. Puisque les choses sont dans un état si déplorable, n'a-t-on pas lieu d'être surpris de voir encore quelqu'un donner à ses frères des marques d'une charité pure et sincère et qu'étant éloignés de nous par tant de terres et de mers, vous n'avez rien négligé pour prendre soin de nos âmes ? Ce que j'ai de plus admiré c'est le chagrin que vous avez témoigné des dissensions de nos frères d'Eléone, et les soins que vous vous êtes donnés pour rétablir la paix parmi eux; vous avez reconnu les artifices dont certaines gens se servent pour semer le trouble et la division parmi les autres : tout cela vous a touché voila ce qui fait que je suis charmé de votre procédé. Mais je n'approuve nullement le dessein que vous aviez, pour remédier à ces maux, de vous servir du ministère de certaines gens qui ne suivent point les mouvements de la grâce de Dieu, parce qu'ils font accoutumés au crime; ils n'ont nul talent pour parler, ni nulle teinture de la vérité, ils donnent dans l'extravagance.

J'ai déjà envoyé à nos chers frères d'Eléone, Palladius, qui est de notre pays, et Innocent d'Italie, et pour satisfaire à ce qu'ils m'avaient proposé, j'ai répondu qu'on ne pouvait rien ajouter à la foi de Nicée, excepté ce qui regarde le dogme du saint Esprit dont les pères ne parlèrent qu'en passant, parce que cette question n'avait pas encore été agitée. Je n'ai ni approuvé, ni rejeté les dogmes qu'on a ajoutés à cette formule de foi, touchant l'Incarnation, parce qu'ils sont au-dessus de ma capacité. Je suis fort persuadé que si l'on donne quelque atteinte à la simplicité de la foi, on ne pourra plus arrêter le cours de la dispute, les contradictions nous mèneront trop loin, nous jetterons le trouble dans l'esprit des personnes simples par de nouveaux dogmes et de nouvelles inventions. Je prie Dieu qu'il nous fasse la grâce de voir quelque jour l'Eglise d'Antioche réunie, je parle de celle qui fait profession de la bonne doctrine; elle est plus en danger que toutes les autres, et plus exposée aux assauts de l'ennemi, qui se souvient que cette Église a donné le nom aux chrétiens. L'hérésie attaque la bonne doctrine, les orthodoxes font divisés entr'eux. Comme le vénérable évêque Méléce a été des premiers défenseurs de la vérité, qu'il a combattu si généreusement pour elle sous l'empire de Constantin, et que mon Église est attachée à sa communion à cause de son admirable constance, et du courage qu'il a fait paraître, c'est pour cela que jusqu'à maintenant j'ai toujours été uni à lui par la grâce de Dieu, et je ne m'en détacherai jamais. Le bienheureux père Athanase étant parti d'Alexandrie, souhaitait aussi très ardemment d'entrer dans sa communion; l'affaire fut différée à un autre temps par la malignité de quelques mauvais conseillers; que j'en suis fâché ! Je n'ai voulu recevoir à ma communion aucun de ceux qui sont venus après lui; ce n'est pas que je les en crusse indignes, mais c'est que je

crois qu'il n'y a rien à reprendre dans Méléce. Je sais qu'on a répandu plusieurs bruits, mais je n'y ai point ajouté foi, parce qu'on n'a point encore confronté les coupables avec les accusateurs; et il est écrit, notre loi ne condamne personne sans l'entendre, et sans examiner son affaire. Voilà pourquoi je ne puis leur écrire, et l'on ne peut m'y obliger avec justice. Il ne vous siérait point à vous qui aimez la paix de diviser les uns pour unir les autres; vous devez plutôt tâcher de ramener à l'unité ceux qui s'en sont séparés. Priez Dieu, et exhortez-les de tout votre possible à bannir l'ambition à travailler de concert à rétablir les forces de l'Eglise, et à résister aux attaques de ses ennemis. Ce que vous ajoutez à vos sages et à vos doctes raisonnements m'a fort consolé, lorsque vous dites qu'il est nécessaire de confesser trois hypostases; il faut que vous l'appreniez vous-même à nos frères d'Antioche, quoiqu'on le leur ait déjà appris. Car vous n'eussiez jamais voulu entrer dans leur communion, sans être bien persuadé que c'est là leur sentiment. La nation des Maguséens, comme vous me l'avez mandé autrefois est dispersée en grand nombre dans toutes les villes de ce pays; ce sont des habitants qui nous sont venus de Babylone; leurs manières de vivre leur sont particulières, quoi qu'ils soient mêlés par miles autres hommes; nous ne pouvons avoir avec eux aucun commerce, parce que ce sont des esclaves du diable, et qu'ils vivent à sa volonté. Ils ne se servent d'aucun livre, ils n'ont point de maîtres pour les instruire; les enfants suivent aveuglément les maximes de leurs pères, et ils n'ont point d'autres règles de leur conduite. Outre cela ils croient que les sacrifices des animaux sont des abominations; ils sont égorger par d'autres ceux dont ils ont besoin. Leur emportement pour les mariages illégitimes va jusqu'à la fureur. Ils croient que le feu est une divinité, aussi bien que tout ce qui a rapport au feu : ils n'ont pu encore nous expliquer la généalogie d'Abraham : ils disent qu'un certain Zarnua est l'origine de leur nation. Voilà tout ce que je puis dire de ces sortes de gens.

VCO